



HAL
open science

“ Mir leb’n tsurik ” Nous vivons à nouveau
Sylvia Ostrowetsky

► To cite this version:

Sylvia Ostrowetsky. “ Mir leb’n tsurik ” Nous vivons à nouveau. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 1998, La présentation publique du projet, 4, pp.107-119. hal-03167883

HAL Id: hal-03167883

<https://hal.science/hal-03167883>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

« Mir leb'n tsurik »

SYLVIA OSTROWETSKY

C'est un monde intérieur qu'elle pénétrait d'un coup quand elle entrait à "La Renaissance". Celui de la peur, celui de la joie de Moïshe son propriétaire, mais aussi celui de sa propre honte. La honte de la petite fille traversant la "Zone" vêtue de son manteau de fourrure en peau de lapin blanc. Celui de la fille du chiffonnier débarquant dans la cour de la maternelle avec sa "grenouille"... Une honte indicible. Celle du trop ou du pas assez. Trop endimanchée,

107

pour emprunter la rue boueuse qui serpentait le long des baraques de tôles et de bois jusqu'à la Porte d'Italie à Paris. Trop mal vêtue pour aller en classe avec des sous-vêtements trop grands qui tombaient sur ses mollets en dépassant sa jupe mal plissée. Le bord des yeux rouges d'une conjonctivite interminable, renflant sans cesse faute de mouchoir, toujours envie de faire pipi afin de remonter le caleçon fendu trouvé dans les chiffons qui lui servait de culotte et que son grand frère avait appelé "la grenouille" sans doute parce qu'elle mettait plus à nu encore ses petites guiboles plantées dans des chaussures de cuir noir trop épais. Le jardin* de Moïshe lui semblait de même aloi que le sous-vêtement que sa mère inconsciente l'obligeait à porter. Des pots façon *xvi^e* s. tels qu'on les trouve dans les cimetières, blanchis à la chaux, des angelots juchés sur des tuyaux d'égouts fichés aux quatre coins d'un carré orné en son centre d'un cercle rempli d'œillettes d'Inde comme dans les meilleurs parterres à la française, des pneus d'avion sous les jarres de grès, du papier d'argent entourant la grande plaque de fonte représentant le sacrifice d'Isaac destinée primitivement à la vaste cheminée de quelque demeure seigneuriale que Moïshe avait simplement adossée au grillage qui longeait le pavillon en préfabriqué. Moïshe aimait les choses anciennes, aimait le passé que l'on fait revivre. Il n'avait guère conscience des modes et des susceptibilités qui l'accompagnent.

Sur le carré d'émail fleuri qui ornait le pilier droit de la porte de la barrière d'entrée était inscrit, "La Renaissance". Non pas celle qui se développe à la sortie du Moyen Âge avec les villas du Palladio en Italie pour atteindre l'Europe entière mais la juive, celle qui s'affirmait après-guerre dans le regard des échappés des camps et des retours rayés et squelettiques de la gare de l'Est ou du Nord. Envers et contre tout, « *Mir leb'n tsurik* » — « Nous vivons à nouveau » — expliquait-il dans son yiddish des faubourgs comme si la chose eût été évidente pour quiconque.

Honte pour elle de vivre en "survivant" d'une mort promise, honte pour elle que ces parents qui ne savaient pas faire exactement la différence entre un style et un autre, entre une Renaissance et l'autre, honte pour elle que cette innocence affirmée. Moïshe n'éprouvait au contraire aucune honte, il se coulait dans le rythme des saisons ; la mort des plantes, la tombée des feuilles à l'automne ; les fleurs fanées alimentaient le

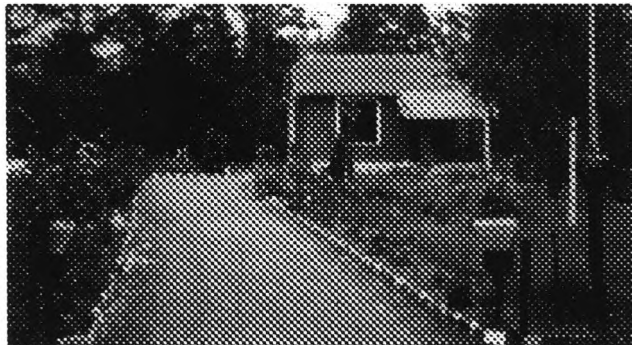
* Le jardin dont nous parlons ici a fait l'objet d'une première description dans *Quelqu'un ou le livre de Moïshe*, Kimé, 1995. Il est ici l'acteur d'une réflexion plus centrée sur le rapport entretenu avec la fille du jardinier.

terreau au service de la vie. « *Mir leb'n tsurik* ». Il aimait les plantes, les fleurs et les arbres dont la pourriture et l'épanouissement n'exigeaient aucun meurtre mais s'intriquaient au contraire dans un éternel recommencement. Il aimait les couleurs du couchant derrière le mélèze, la verdure des sapins. Envers et contre tout. L'Histoire, la grande, n'était qu'une calamité de plus : « qu'est-ce-qu'on a passé », tandis que la Nature réinscrivait régulièrement son ordre dans la beauté des jours. Tout son jardin était conscience de cet enseignement. Il replongeait ce monde infâme fait de bruit et de fureur dans le calme d'un côtoiement qui acceptait tout sans rien confondre. Le papier d'argent enrobait le caoutchouc noir comme du chocolat. La brillance des hélices du vieil avion, les boules et les pots d'aluminium contrastaient vivement avec la pâte sombre et moelleuse de la terre. Les petits batraciens de fonte rangés comme une garde autour de la maison principale ouvraient leur gueule dans le cri silencieux des oies du capitol. Derrière la maison, dans l'ombre de la futaie, échappés de l'Opéra de Paris, les bustes de plâtre de Racine et Voltaire, posés sur des moyeux de charrettes en bois, conversaient dignement sur la splendeur de la rime dans le salon de feuillages qui bruissait au souffle du vent. Elle avait honte de cette banale métaphore, de cette juxtaposition volontaire de l'artifice et de la nature, de la ville et du jardin, du château et de la baraque... Elle avait honte de ce "mauvais goût" paternel qui voulait ignorer les distinctions habituelles du beau et du laid enregistrées au lycée comme si les fautes d'orthographe avaient constitué autant de péchés. Le goût de Moïshe était sans repentirs au contraire ; seule une volonté farouche de tout réinscrire dans une joie de vivre originale l'animait.

« *Mir leb'n tsurik* ». Vivre, ce n'était pas longer l'Histoire, participer à ses événements ; Moïshe était de ceux qui la subissent, il savait bien que le temps n'avancéait que pour sa perte. Aussi, dans une ironie sans éclat l'installait-il dans un jardin pour en retourner la pointe ; faire revenir la fin en son début. Il redonnait ainsi au mot "révolution" sa véritable origine. Celle de l'harmonie des corps célestes, du lever et du coucher, du plaisir sans fin de revenir au départ avec une petite expérience supplémentaire comme pour alimenter un terreau sans épuisement possible. « *Mir leb'n tsurik* ». Moïshe, avait traversé l'Achéron avec les frontières. Sans remords, il avait pris par la main une Eurydice qui ne savait faire autre chose que se retourner en vain et l'avait menée à bon port dans ce lieu où tout, tel un film, pouvait se dérouler à l'envers. Moïshe avait

1. Moïche en 1933.
2. La "Renaissance".
3. Lettre de Moïche
en yiddish, 1984,
traduction par
Emmanuel Ewencyk.
4. Le jardin de Moïche
par Hervé Bagot, 1998.
5. Lettre de Moïche,
en français, 1960.
6. La famille en 1933.
7. Buste de Byron
dans le jardin.
8. Devant, de gauche
à droite, le fils, l'épouse
et la fille de Moïche,
derrière, Moïche
et, à droite, son frère
mort à Auschwitz.

2



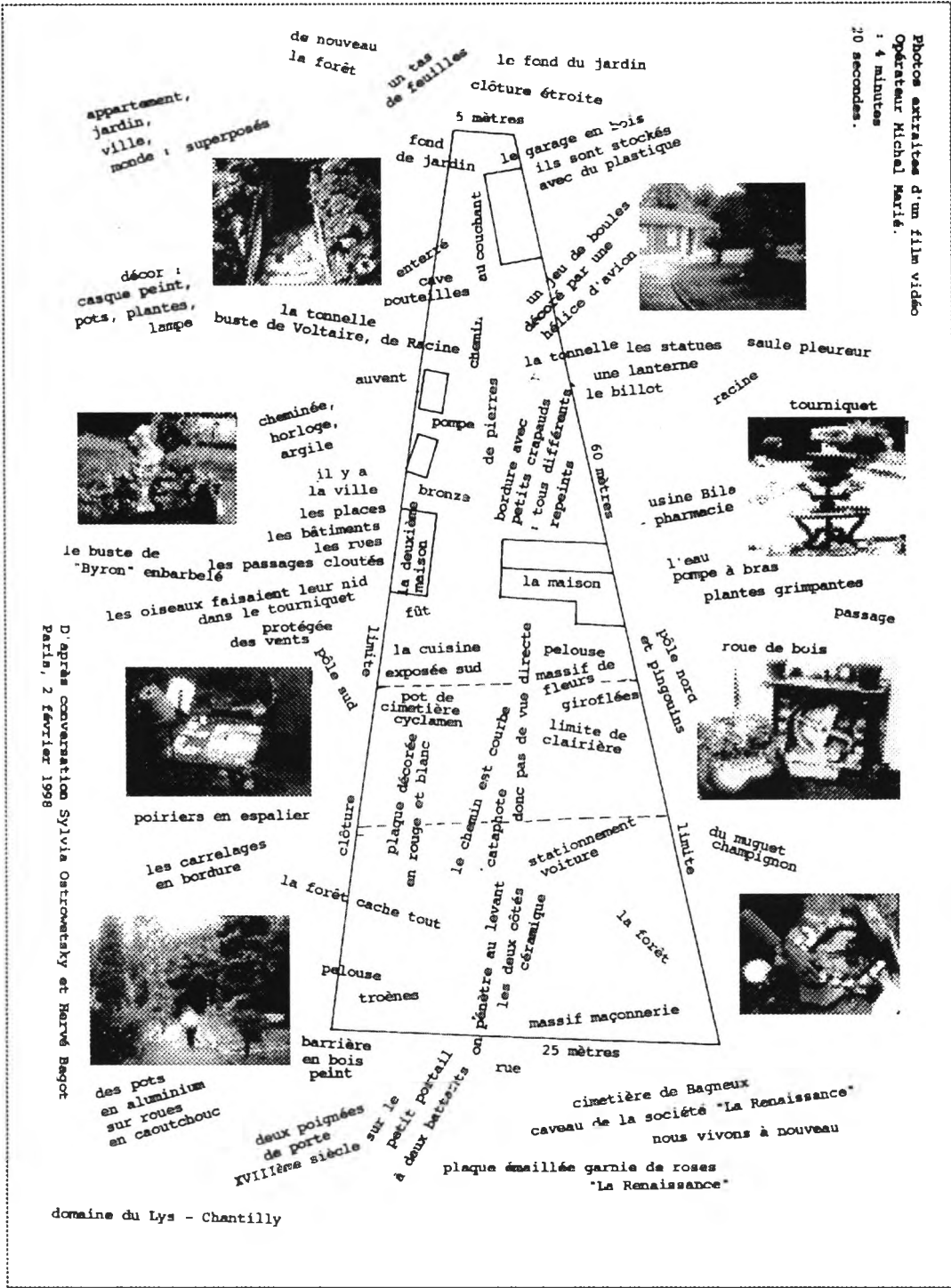
20/3.84

3

מוון טווערע-היינט ציין
 אַן וואַרסער. וווּ הערליכ
 קוון צו בוסט - צו בערעכט צער
 פּוּרליכע - וווּ פּער צעשטעלעט איז
 ציין אַן אַפּער געזיכט - פּוּ צינט
 צעפּ נאָמען שטאַרט פּאָן אַפּער -
 אַוּ (הו) בע ציכע בוו געזעט. אַוּ
 אַן אַפּער צינט - וואַן געזען האָפּען
 אַפּער ביינע באַל אַוּט - צוונע טרעט.
 ציין אַפּער באַוועג. מוט ציין פּער
 באַרעטען בלייב. האַט מוּה צו טווערע
 נאָטאַר בויגלעך - ציין וואַך אַנע מוּנע
 אַפּער צו אַנט קוונער צער פּרוּינע
 קוּנט יאַרט בערעכט אַפּער בוינע פּוּ
 געזיכט ציין מאַרוס וואַס אַפּער מוט
 צער יאַרט ר צו טווערע פּער מוּ

Poésie

Ma chère amie Tsiyou,
 je te souhaite
 un anniversaire saint,
 comme tu es d'une
 beauté exceptionnelle
 tu apportes le printemps.
 Parce que ton visage
 est clair comme
 le firmament,
 tu mérites le nom de
 la Ville des lumières.
 Je t'ai rencontrée
 à un moment très clair
 lorsque des chants
 nous ont accompagnés
 tous les deux.
 Tes pas et chacun
 de tes mouvements
 fleurissent avec
 ton corps, ils m'ont
 accompagné avec
 un bonheur d'une nature
 exceptionnelle.
 Ta fête est la mienne.
 En-dehors de toi,
 il n'y a pas de printemps
 et, quand il vient,
 il apporte à tous deux
 la vigueur.
 Ton Moishe
 qui vit avec toi
 et pour qui
 tu es la plus chère.



je pri le de sigion
Pur écrit De Ver.
et ça cu géronti
Cela j'me arite

Ma cher zisi, Je te vi
De pi te a cuchi.
Tom peti edormi.

le tom e Fez. le sian
tom gonfom de peti chagran
et la plus anony

~~avec a suri~~ et de pi gele plu rovi.
Pur ma sote fini
je cri c'la mi
de ~~de~~ de Poesi
et je me demont

comme sa plante
ela devint antelestual
Tia opletty

plus anony gelom.
cher nature de mont yfaron
si est un antelestual
vala le istuar
le sole brie muam et d'amar
Monte Monte le liz adri
de alo mafi
el reponda a Juan Dacor
avec levie mafi Dize la
Mer ti d'evera pli
el reponda tombe
cher nature ti Fez biam

Ma cher zisi
esé

umom gery
sepoesi gerspé
alife
umomom gery sepoesi le solii epareti
Dan mon li le joly nuage amom régar
elarett lontmon somrom eme Dy Tu PRE alors
survei Ta sontei

ajotoma unatiaci demand a
Pran si son antelestion

6



7



construit son jardin pour un éternel retour où l'événement s'inscrivait comme une suite musicale pour y savourer la répétition d'un rythme, d'un battement sans fatigue. Comment sa fille n'avait-elle pas compris qu'il contenait un enseignement qui valait bien les approximations savantes de ses manuels scolaires ?

Fatuité des enfants qui ne sont préoccupés que de norme. Être comme tout le monde. Il n'y a pas que les putains qui soient respectueuses. Les enfants ne rêvent que d'une société de clones. Sa "grenouille" lui faisait honte alors que Moïshe, un peu gêné tout de même de cette indifférence maternelle, la consolait en lui faisant remarquer qu'au moins cela tenait chaud. Les gosses la montraient du doigt ; elle pleurait parce qu'elle était seule à porter ce vêtement d'un autre âge, parce qu'elle était la seule dont la mère possédait un accent qui ne connaissait ni les "u" ni les "oui" et dont la voix forte, grondant toujours, ignorait ses fautes. Un dimanche de ses quatre ans, tandis qu'ils se rendaient à Paris, elle se mit à boîter. Pourquoi, t'as mal où ? Si tout le monde boitait, les boiteux ne le se{au}raient plus. Il aurait suffi, pensait-elle, d'un complet mimétisme pour que la souffrance de l'écart disparaisse. Elle ne comprenait pas qu'à travers les compositions de son jardin, Moïshe permettait un chemin moins douloureux, plus malin. Non pas la norme, non pas la triste habitude de la ressemblance, mais le cycle d'un temps qui n'en finit pas de recommencer. En se promenant parmi les allées du jardin, elle tentait de le corriger. C'est pas beau, c'est ridicule. Moïshe la regardait étonné. Mais ça brille ! Il l'avait dégotté dans la décharge de Bicêtre, c'est rare ça ! Ça date ! Mais non, pas la plaque, le papier d'argent. Comment ? Ça protège ! Cette sombre fille au front plissé, à la tête enfoncée dans les épaules, habillée de gris, l'inquiétait. Mais les effluves du soir étaient trop forts pour que cette gamine malade ne le perturbe longtemps. Il l'emmenait pour lui raconter son jardin tandis que, captive, elle l'écoutait à peine.

Cet enfermement dans le minuscule ne signifiait nullement une renonciation au monde. Il aimait les machines mais elles étaient pour lui, de la même façon que les fleurs, des être vivants qu'il fallait soigner, entretenir. Rouillées, il les badigeonnait d'un peu d'huile avec un pinceau : « t'avais soif, hein, ma vieille ! » Il aimait les objets cassés qu'il recollait soigneusement pour les rendre aptes à une deuxième existence. Il aimait l'histoire qui rendait libre. Il n'attendait rien de Dieu mais tout des hommes. Il les amadouait, les saluait, tout comme il distribuait des bonbons aux enfants et du pain rassis aux oiseaux. Il savait leur rendre hommage quand il les savait grands et généreux mais il s'en

méfiait toujours un peu parce qu'il savait aussi que le désir de mort s'attrape comme un rhume avec les circonstances. Il devait sa dignité à la République et jamais on ne le vit oublier d'aller voter, ignorer son devoir de citoyen français qui savait à peine lire et écrire et encore moins parler correctement une langue sans égale mais dont la grammaire lui échappait. Quand il mourut, elle avait appris à dépasser les susceptibilités de l'ascension sociale. Elle avait côtoyé une "pensée sauvage" qui n'était en quête d'aucune reconnaissance, d'aucune légitimité. Elle avait compris l'art de la transgression sans innocence mais comme si de rien n'était. Elle n'était plus en société. Elle aussi avait la tête et les pieds entre ciel et terre.

Elle prit un train à la gare du Nord et après un changement à Creil s'arrêta à Boran. Là, elle fit le chemin à pied en traversant l'Oise et la route pour atteindre ce petit lotissement en forme de triangle au 28 de la onzième avenue du Lys tout près de Royaumont. Elle fut émue de retrouver cet art brut qui avait pris soin de ménager la découverte et respecter son intimité des regards des passants en faisant adopter à l'allée centrale un coude qui cachait la maison. De la barrière d'entrée au bout du jardin, cette allée développait une première organisation des lieux allant des buissons de l'accueil aux futaies éclairées de muguet du carré conservé de forêt pour finir dans le ventre de la resserre à outils, du tas de bois menu et plus gros destiné à la cheminée à la cave et au compost pourrissant près des cabinets.

À cette logique du cheminement venait se superposer un principe plus général qui ne ménageait plus rien, ni regard, ni convenances. Il lui apparut que le sens du jardin n'était ni la négociation, ni la cohabitation mais à la manière leibnizienne, la composabilité. Plus qu'une stratégie, plus qu'une entente imposée, en dehors même des logiques physiques et sociales les plus affirmées, la proximité ouvrait verticalement l'espace à la créativité. Alors que les sociétés divisent, séparent, mais aussi rassemblent dans une dialectique du dépassement des contradictions et des oppositions, il avait fait de son jardin, telle l'utopie, le lieu d'annulation des différences ou plutôt le lieu où toutes les différences sont admissibles. À la mesure des rêves et des contradictions de chacun, il ne vise aucune résolution des conflits mais la réalisation des rêves impossibles. Dans ce jardin, il n'y a aucun arbre interdit. Ni ignorant, ni savant, la félicité ne se paye ici d'aucun sacrifice, d'aucune tentation. Une félicité qui a décidé de tout assumer dans l'innocence du savoir au contraire. Moishe ne sort pas d'Eden parce qu'il n'a pas honte. Le cheminement décrit plus haut n'a rien à voir avec une

façade. Être en repos, ne pas avoir à bavarder avec les voisins, ne pas avoir à rendre compte, certes mais parce qu'on s'y adonne à une opération essentielle qui ne souffre aucune sottise sociale, aucune fausse politesse.

Czarna est la maîtresse du foyer. De la cuisine au salon, elle gère son intérieur familial comme un ventre. Nourriture, repos, elle décline le quotidien. Mais ce n'est pas pour autant une femme cloîtrée. Au *shtetl* (village de Pologne habité par un fort pourcentage de Juifs dans la zone de résidence imposée par la Russie tsariste), comme souvent en Afrique, les femmes assurent, en extension de leur rôle spécifique, le pain quotidien en travaillant à l'extérieur. Elles parlent plus facilement le polonais que les hommes parce qu'elles vendent sur le marché, qu'elles tiennent les buvettes de village. Czarna sert debout durant les repas mais c'est elle aussi qui sort des rues réservées et circule en ville sous le regard le plus souvent égrillard des jeunes paysans polonais qui admirent méchamment sa liberté. Czarna aime la rue. Elle constitue pour elle un grand magasin où il suffit de passer le trottoir, de héler la vendeuse de la boutique pour se procurer toutes les denrées nécessaires. Elle aime la ville, les réunions à la petite bourse des métaux où l'emmène Moïshe en traction avant ou à la Société de secours mutuel dont il est le président. Elle arrive triomphante en manteau d'astrakan, les bijoux pesants garnis de brillants, déclinant au passage une réussite faite d'angoisses nocturnes mais qui lui accorde à travers cette nécessité démonstrative, un rôle voisin de la diva qui la comble. Sa voix est forte, son maintien majestueux; Czarna est une citadine.

Peu encline à la rêverie, le jardin est pour elle un enfermement. À qui parler, pour qui se faire belle ? Elle déteste l'odeur abusive des fleurs et les soirées brumeuses. Moïshe est individualiste, Czarna étouffe dans cette solitude entourée. Qu'à cela ne tienne, Moïshe distribue son jardin comme un appartement qu'elle pourra parcourir de long en large. Sans aucun égard pour les échelles, il planifie cuisine et chambres à coucher sous les arbres et distribue les circulations comme une ville en miniature. Le lieu impose des choix : la ville ou la campagne, le privé ou le public. Moïshe les emboîte l'un sur l'autre comme si le rêve pouvait côtoyer la réalité. Il peut jouer du Nord et du Sud avec la cuisine et l'eau froide du bain, il peut assimiler le couloir et l'avenue de l'Opéra, la voûte du ciel et le ciel de lit. Rien ne le gêne ; il vit dans la métaphore. Le jardin de Moïshe est un refuge, surtout un mode enchanté où la beauté vient suppléer la cruauté

des hommes. Et pourtant, celui qui sait le mieux y faire avec les voisins, les séduire comme les rouler dans la farine, c'est lui ; tandis qu'elle s'abîme dans les déclarations intempestives d'authenticité, il fait le baisemain et des courbettes comme un vieux polonais. Juifs, émigrés du *shtetl*, illettrés ou presque, comment qualifier et rattacher à des catégories sociales deux tempéraments aussi opposés ? Elle craint les machines, mais elle admire les grues et les tours métalliques qui se détachent sur les paysages urbains de l'Île-de-France. Il adore la flore mais il craint une certaine faune qui vient la nuit détruire son ordre. Elle est impulsive, il est rationnel, elle est réaliste, il est poète. Cependant, leur maîtrise exceptionnelle, l'une de la cuisine, l'autre du jardin, ont un fond commun : une peur indicible et permanente du pogrom, de l'étoile, du camp. Conjurer la haine, voilà peut-être le substrat de leurs œuvres. Une symbolique d'immigré et de refoulé qui ne rassure pas tant qu'elle amadou. Une œuvre de liberté qui ne peut s'exprimer dans la conquête et l'ouverture mais derrière des grilles et des plantations de troènes. N'est-ce-pas cela que nous avons perdu ?

Cette capacité invincible non pas de vaincre mais de vivre malgré tout. « *Mir leb'n tsurik* » est plus que l'affirmation d'un retour à la vie, c'est un adage. Tel le phénix, vivre c'est vivre à nouveau toujours.

Lorsqu'elle sera lassée du soleil qui se lève, de la journée qui s'avance et du repas à faire, Czarna mourra dans une défaite des gestes et dans une confusion des souvenirs, presque d'un coup. Savait-elle Czarna qu'elle ressemblait à ce jardin contradictoire, à ce jardin sans solution, à ce jardin toujours à venir ? Moderne et traditionnelle, triste et enjouée, craintive et courageuse. En ordre toujours certes mais au jour de sa fin, persistante. Quel enseignement pour nous, simples produits sociaux, mannequins historiques hantés narcissiquement par ce qui est à nos yeux le bien le plus précieux, à savoir nous-mêmes. Ils étaient des êtres communs et singuliers comme ce triangle de banalité populaire et de spontanéité savante...

Comment un juif, un "homme de l'air" (*Luftmensch*), prêt à tout moment à la fuite, a-t-il pu trouver refuge en ce jardin des bords de l'Oise garnis de peupliers comme au beau temps de Monet dont il ignorait jusqu'à l'existence ? Le Lys est un quartier de la forêt de Chantilly découpé en lots par les Rothschild. Un îlot pour commerçants en mal de résidences secondaires qui passaient l'essentiel du dimanche à jouer aux cartes ou au rami tandis que Moïshe ratissait ses allées et arrachait les herbes. Moïshe en avait fait une valise, un lieu où tout vient trouver place, se replie, vient se loger dans l'ombre

ou s'épanouir à la lumière à la mesure du besoin. La clef des champs qu'on loge n'importe où au fond d'une poche. *Un Nuage en pantalon*. Il avait posé sa valise là, dans ce lieu qui n'en était pas un, dans cette campagne qui en avait perdu les traits essentiels, dans cet espace marginal entre un bourg fleuri de glycines et une abbaye riche de l'histoire des moines constructeurs et entrepreneurs du Moyen Âge renaissant, dans ce triangle encerclé du lotissement dont les rues numérotées comme à New York semblaient supporter toute la dérision d'un milieu social jouant les Marie-Antoinette de banlieue. La honte de sa fille c'est désormais de n'avoir pas compris le travail intense de ce père sans lettres de noblesse apparentes. Quoique ses professeurs en disent, de la culture, il en savait un bout au contraire. Il prenait tant au sérieux ses rimes et ses figures, qu'il les mettait en terre et les faisait fleurir en substance.

B

